



KAUI HART HEMMINGS

les  
**Descendants**

roman traduit de l'américain par Marie-Odile Fortier-Masek

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la page 104

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Descendant de l'un des plus grands propriétaires terriens de l'île d'Hawaii, Matthew King voit son destin basculer le jour où son épouse, la belle et frivole Joanie, sombre dans le coma après un grave accident de bateau. Bientôt, conformément au testament qu'elle avait rédigé, les appareils seront débranchés, et Matt devra s'occuper seul de ses deux filles, Alex, dix-sept ans, ancien mannequin et déjà quelques problèmes de drogue à son actif, et Scottie, une pétulante petite fille de dix ans. Tandis qu'il demande à la famille et aux amis de Joanie d'aller lui dire au revoir, Matt découvre que sa femme avait un amant. Décidé à le retrouver pour qu'il puisse, lui aussi, faire ses adieux, Matt prend la route avec ses filles et se lance dans une quête salvatrice.

D'une plume tout à la fois incisive et mélancolique, acide et sincère, lucide et drôle, Kai Hemmings sonde les liens affectifs qui font d'un homme un amant, un mari et un père, et signe, avec *Les Descendants*, un authentique roman d'amour.

KAUI HART HEMMINGS

*Kaui Hart Hemmings a grandi à Hawaïi et vit à San Francisco avec son mari et sa fille. Elle a publié un recueil de nouvelles très remarqué, House of Thieves. Les Descendants est son premier roman. Il a été adapté au cinéma par Alexander Payne, avec George Clooney dans le rôle principal, sous le titre The Descendants.*

Des passages de l'œuvre ont été publiés, sous une forme différente, sous le titre "The Minor Wars", dans *House of Thieves*, de Kaui Hart Hemmings (Penguin Press, New York, 2005).

Affiche en couverture : © 2012 Twentieth Century Fox Film Corporation.  
Tous droits réservés.

Titre original :

*The Descendants*

© Kaui Hart Hemmings, 2007

Ouvrage publié avec l'accord de Random House/The Random  
House Publishing Group/Random House, Inc.

© ACTES SUD, 2012 pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-00754-6



KAUI HART HEMMING

## Les descendants

roman traduit de l'américain  
par Marie-Odile Fortier-Masek

Éditions **Jacqueline Chambon**

Extrait de la publication



PREMIÈRE PARTIE

# Nos petites guerres





Le soleil brille, les passereaux noirs jacassent, les palmiers ondoient, et après ? Je suis à l'hôpital et je vais bien. Mon cœur bat comme il faut. Mon cerveau envoie des messages bien clairs. Ma femme est sur ce lit d'hôpital relevé en position assise, comme on dort en avion. Elle est toute raide, sa tête retombe sur le côté, elle a les mains sur les genoux.

“On ne pourrait pas l'allonger ? dis-je.

– Attends”, répond ma fille Scottie. Elle prend une photo de sa mère, un polaroïd, avec lequel elle s'évente. Je presse le bouton sur le côté du lit et le relâche quand ma femme est presque à l'horizontale.

Joanie est dans le coma depuis vingt-trois jours et, dans les jours prochains, je vais devoir prendre certaines décisions en fonction du verdict final de notre médecin. En fait, je dois juste savoir ce qu'il pense de son état. Je n'ai rien à décider, Joanie a un testament de vie. Elle prend ses propres décisions. Comme toujours.

On est lundi. Le Dr Johnston dit que nous parlerons mardi, et cette entrevue m'angoisse, comme s'il s'agissait d'un rendez-vous amoureux. Je ne sais pas comment me comporter, quelle décision prendre, ni quoi porter. Je répète réponses et réactions, mais je n'ai retenu que les répliques prévues pour des scénarios favorables. Je n'ai pas répété le plan B.

“Tiens”, dit Scottie. C'est son vrai nom, Scottie : Joanie a trouvé ça bien de lui donner le nom de son propre père, Scott. Je n'étais pas du même avis.

Je regarde la photo, à première vue un simple instantané de quelqu'un qui dort, comme on en a tous pris pour s'amuser. Je ne sais pas pourquoi on trouve ça si drôle. *On peut vous en faire des trucs quand vous dormez !* On dirait que c'est le message. *Regardez comme vous êtes vulnérable, imaginez tout ce dont vous n'êtes pas conscient.* Et pourtant, on voit tout de suite sur cette photo qu'elle ne dort pas de son bon sommeil : elle est sous perfusion. Une sonde endotrachéale la relie à un respirateur. On la nourrit par voie intraveineuse et on lui administre une dose de médicaments qui suffirait à soigner tout un village des Fidji. Scottie consigne notre vie par écrit pour son cours de sciences sociales. Voici Joanie au Queen's Hospital, elle est dans sa quatrième semaine de coma, un coma qui atteint le niveau 10 sur l'échelle de Glasgow et qui est évalué à III sur l'échelle de Rancho Los Amigos. Lors d'une compétition, elle a été éjectée d'un hors-bord à plus de cent dix kilomètres-heure, mais je pense qu'elle s'en tirera.

“Elle réagit vaguement à des stimuli, mais il lui arrive d'avoir des réactions précises, quoique incohérentes.” C'est ce que m'a expliqué sa neurologue, une jeune femme avec un léger tremblement de l'œil gauche et au débit si rapide qu'il est difficile de poser des questions. “Ses réflexes sont limités et souvent les mêmes, indépendamment des stimuli”, a-t-elle conclu. Ça ne me dit rien qui vaille, mais je reste persuadé que Joanie continuera à tenir bon. Je sens qu'elle s'en sortira et qu'un de ces jours plus rien n'y paraîtra. En général, mon intuition ne me trompe pas.

“Dans quel but participait-elle à cette course ?” a demandé la neurologue.

La question m'a pris au dépourvu.

“Pour gagner, je suppose. Pour finir première.”

“Ferme-moi ça”, dis-je à Scottie. Elle achève de coller la photo dans son album, puis elle éteint la télévision avec la télécommande.

“Non, je veux dire ça.” Je pointe le doigt vers la fenêtre – le soleil et les arbres, les oiseaux sur l'herbe qui sautillent vers les

miettes que leur lancent les touristes ou de vieilles cinglées. Cache-moi ça, c'est horrible. Ce n'est pas facile de broyer du noir sous les tropiques. Je parie que, dans une grande ville, on peut aller faire un tour, l'air sombre, sans que personne ne vous demande ce qui ne va pas ou ne vous encourage à sourire, mais ici, c'est différent : à Hawaii, tout le monde affiche son bonheur de vivre. Un paradis, un vrai paradis, on n'entend que ça. Qu'il aille se faire foutre, leur paradis !

“Dégueulasse”, grogne Scottie. Elle tire l'épais rideau, occultant l'extérieur.

J'espère qu'elle ne voit pas que je la regarde et que je suis très inquiet pour elle. Elle a les nerfs à fleur de peau, elle est toute bizarre. Elle a dix ans. *Que fait-on de ses journées quand on est une gamine de dix ans ? Elle laisse courir ses doigts sur la fenêtre et marmonne “De quoi choper la grippe aviaire”.* Là-dessus, la main en cornet, elle se met à faire des bruits de trompette. Elle est toquée. *Qui sait ce qui se passe dans sa tête, et, à propos de tête, une coupe ou un brushing ne serait pas du luxe ! Son crâne est hérissé d'épis. Où est-ce qu'elle se fait couper les cheveux ?* Je me le demande. *Est-ce qu'elle a jamais été chez le coiffeur ?* Elle se gratte le crâne, puis regarde ses ongles. Elle porte une chemise sur laquelle on peut lire **JE SUIS PAS CE GENRE DE FILLE, MAIS JE POURRAIS L'ÊTRE !** Dieu merci, elle n'est pas vraiment jolie, mais je sais que ça peut changer.

Je regarde ma montre. Un cadeau de Joanie.

“Les aiguilles sont phosphorescentes et le cadran est en nacre, avait-elle dit.

– Combien ça t'a coûté ?

– Je savais que ce serait la première question que tu me poserais en la voyant !”

Elle était blessée, c'était évident, elle s'était donné du mal pour la choisir. Elle adore faire des cadeaux. Attentive aux autres, elle est soucieuse de trouver le cadeau qui atteste qu'elle a pris le temps de les connaître et de les écouter. Du moins ça en a tout l'air. Je n'aurais jamais dû demander le prix. Elle voulait montrer qu'elle me connaissait, rien de plus.

“Quelle heure est-il ? demande Scottie.

– Dix heures et demie.

– C’est encore tôt.

– Je sais.” Je ne sais pas quoi faire. Nous sommes ici pour rendre visite à Joanie dans l’espoir que son état se soit amélioré au cours de la nuit, qu’elle réagisse à la lumière, aux bruits ou à des stimuli douloureux. Nous sommes aussi ici à défaut d’un autre endroit où aller. D’habitude, Scottie est à l’école toute la journée, puis Esther va la chercher, mais cette semaine j’ai estimé qu’elle devrait passer plus de temps ici avec moi, et je ne l’ai pas envoyée en classe.

“Qu’est-ce que tu veux faire maintenant ?” je demande.

Elle ouvre son album, un projet qui semble prendre tout son temps. “Je sais pas. Manger.

– Qu’est-ce que tu ferais à cette heure-ci en temps normal ?

– Je serais en classe.

– Et si on était samedi ? Qu’est-ce que tu ferais ?

– J’irais à la plage.”

J’essaie de penser à la dernière fois que je l’ai eue sous mon entière responsabilité, de me rappeler ce que nous avons fait ensemble. Elle devait avoir un an, un an et demi. Joan avait dû filer à Maui pour une séance de photos. Elle n’avait pas réussi à trouver de baby-sitter et ses parents n’étaient pas disponibles pour je ne sais trop quelle raison. Bien qu’en plein procès, j’étais resté à la maison, mais j’avais du travail qui ne pouvait pas attendre. J’ai donc mis Scottie dans la baignoire avec une savonnette et j’ai regardé. Elle a commencé par tout éclabousser, a essayé de boire l’eau de son bain, jusqu’à ce qu’elle découvre le bout de savon et tente de l’attraper. Il lui échappait, elle réessayait, son petit visage tout étonné. Je me suis glissé dans le couloir où j’avais installé mon PC et un moniteur pour bébé. Je l’entendais rire, donc je savais qu’elle ne se noyait pas. Je me demande si ça marcherait encore, la mettre dans une baignoire avec une savonnette glissante comme une anguille.

“On peut aller à la plage, dis-je. Maman t’emmènerait au club ?

– Bah ! Où on irait d’autre ?

– Eh bien allons-y. Une fois que tu auras parlé à ta mère et qu’on aura vu une infirmière, on retournera à la maison et après ça on ira au club.”

Scottie sort une photo de son album, en fait une boule et la jette. Je me demande ce que représentait cette photo, s’il s’agissait de celle de sa mère sur son lit, sans doute pas le meilleur souvenir de famille. “J’aimerais... commence Scottie. Qu’est-ce que j’aimerais... ?”

C’est un de nos petits jeux. De temps en temps, elle aimerait que nous soyons à tel ou tel endroit, à ce moment de notre vie.

“J’aimerais être chez le dentiste, déclare-t-elle.

– Moi aussi. J’aimerais qu’on nous prenne des radios de la bouche.

– Et que maman se fasse blanchir les dents”, ajoute-t-elle.

En fait, j’aimerais vraiment que nous soyons tous les trois chez le Dr Branch, en train de planer sous l’effet du gaz hilarant, les lèvres engourdis. Un canal de racine ? Ça serait un plaisir, comparé à ce que nous vivons ici ! N’importe quel acte médical, d’ailleurs. En réalité, j’aimerais être à la maison en train de bosser. Je dois décider à qui doivent revenir les terres qui sont dans ma famille depuis 1840. Cette vente liquidera tous les biens fonciers familiaux et il faut absolument que j’étudie ce dossier avant la réunion prévue dans six jours avec mes cousins. C’est le dernier délai. Dans six jours à quatorze heures, rendez-vous chez le cousin Six. Nous devons nous mettre d’accord sur l’acheteur. C’est un peu léger de ma part d’avoir si longtemps repoussé cette affaire, mais je crois que c’est la politique de la famille depuis un bon moment. Nous nous sommes désintéressés de notre héritage, attendant que le ciel nous envoie quelqu’un qui s’avère capable de gérer notre fortune et nos dettes.

Esther devra peut-être emmener Scottie à la plage, malheureusement. J’ouvre la bouche pour le lui dire, mais je me ravise : j’ai honte. Ma femme est à l’hôpital, ma fille a besoin de ses parents et moi j’ai besoin de travailler. Somme toute, une fois de plus je la fourre dans la baignoire.

Scottie contemple sa mère. Adossée au mur, elle tripote l'ourlet de son chemisier.

“Scottie, lui dis-je. Si c'est pour rester là muette comme une carpe, autant repartir.

– D'accord, répond-elle. Allons-y.

– Tu ne veux pas raconter à ta mère ce que tu fais en classe ?

– D'habitude, elle s'en fiche pas mal.

– Et tes autres activités ? Tu as un emploi du temps de ministre. Montre-lui ton album, ton scrapbook. Tiens, qu'est-ce que tu as fait l'autre jour à l'atelier de verre soufflé ?

– Un bong.”

Je l'étudie avant de réagir. Elle n'a pas l'air d'avoir dit quelque chose d'extraordinaire. Je me demande sans arrêt si elle sait ce dont elle parle. “Intéressant, dis-je. Et qu'est-ce que c'est qu'un bong ?”

Elle hausse les épaules. “Un copain du lycée m'a appris à en fabriquer un. Il a dit que ça serait parfait pour servir des chips et de la sauce piquante ou tout ce que je voudrais. C'est une espèce de plat.

– Tu l'as encore ce... bong ?

– Oui et non... M. Larson m'a dit d'en faire un vase. Je pourrais y mettre des fleurs et le lui donner, dit-elle, en montrant sa mère du doigt.

– C'est une excellente idée !”

Elle me lance un coup d'œil sceptique. “C'est bon, pas besoin de t'enflammer !

– Désolé.”

Je me cale contre le dossier de mon siège et je contemple les trous dans le plafond. J'ignore pourquoi je ne suis pas inquiet, mais c'est comme ça. Je sais que Joanie s'en sortira parce qu'elle s'en sort toujours. Elle se réveillera, Scottie aura une mère, nous pourrons, Joanie et moi, parler de notre couple et je pourrai dissiper mes soupçons. Je vendrai les terres et j'achèterai un bateau à Joanie qui, stupéfaite, se pâmera de rire.

“La dernière fois, c'était toi qui étais dans le lit, dit Scottie.

– Ouais.

– La dernière fois, tu m’as menti.

– Je sais, Scottie, pardonne-moi.”

Elle fait référence à mon séjour à l’hôpital. J’avais été victime d’un accident de moto sans gravité, j’avais voltigé par-dessus le guidon et atterri sur un tas de boue rougeâtre. Au retour, j’avais raconté ma mésaventure à Joanie et à Scottie, insistant sur le fait que tout allait bien et qu’il était hors de question qu’on m’envoie à l’hôpital. Scottie m’avait alors soumis à un petit test pour me prouver que ça ne tournait pas aussi rond que je le prétendais. Joanie était de mèche avec elle.

“Combien de doigts ? m’avait demandé Scottie en agitant ce que j’avais pris pour un petit doigt et un pouce.

– Arrête tes bêtises ! avais-je grommelé, refusant de me soumettre à ce genre de test.

– Réponds-lui, avait ordonné Joanie.

– Deux ?

– Bien, avait répondu Scottie, méfiante. Ferme les yeux, touche ton nez et tiens-toi sur un pied.

– Arrête ces bêtises, Scottie ! D’abord, je n’y arrive jamais, et puis tu me traites comme si j’avais été surpris en train de conduire en état d’ivresse.

– Fais ce qu’elle te dit”, avait crié Joanie. Il faut toujours qu’elle crie quand elle m’adresse la parole, mais en réalité, c’est notre façon de nous parler. Ses braillements me donnent l’impression d’être idiot mais aimé. Touche ton nez et tiens-toi sur un pied !

Je suis resté immobile en signe de protestation. Je sentais que quelque chose clochait, mais je ne voulais pour rien au monde aller à l’hôpital. Je voulais voir jusqu’où cette sensation de malaise me mènerait. Par pure curiosité. J’avais du mal à garder la tête droite.

“Je me porte comme un charme.

– Tu fais pitié !” avait répondu Joanie.

Elle avait raison, bien sûr. “Tu as raison”, avais-je fini par reconnaître. J’imaginai la scène. “Vous avez un traumatisme”, m’annoncerait un médecin. Après quoi, il me compterait au bas mot mille dollars pour me prescrire des examens sans aucune nécessité

et me donner un avis peu fiable, par crainte d'un éventuel procès. À moi de me débrouiller ensuite avec les compagnies d'assurances qui s'arrangeraient pour égarer les documents afin de ne rien déboursier. Là-dessus, l'hôpital m'enverrait des huissiers et je me verrais forcé de traiter par téléphone avec des sous-fifres qui n'ont même pas leur bac. Même en ce moment, je suis sceptique. La neurologue qui parle à toute vitesse et notre neurochirurgien prétendent qu'il suffit de maintenir le niveau d'oxygène et de contrôler l'œdème cérébral. À première vue, rien de bien sorcier : garder un patient sous oxygène ne devrait pas vraiment nécessiter un chirurgien. Je fais part à Joanie de mes réflexions sur le corps médical tout en me frottant le côté droit du crâne.

“Regarde-toi”, avait dit Joanie alors que je contemplais un tableau représentant un poisson mort, m'efforçant de me rappeler où nous l'avions acheté. J'avais du mal à déchiffrer le nom de l'artiste : Brady Churkill ? Churchill ? “Tu n'y vois même pas clair, avait-elle ajouté.

– Dans ce cas, comment veux-tu que je me regarde ?

– Tais-toi, Matt. Prépare-toi et monte dans la voiture.”

Je me suis préparé et je suis monté dans la voiture.

Toujours est-il que je souffrais d'une lésion du quatrième nerf crânien, le nerf qui relie le cerveau aux yeux, d'où cette difficulté d'accommodation.

“Tu aurais pu y passer, dit Scottie.

– Rien à craindre. Un quatrième nerf crânien ? À quoi ça sert ?

– Tu as menti. Tu as dit que tout allait bien. Tu as dit que tu voyais mes doigts.

– Je n'ai pas menti. J'ai deviné juste. Et par-dessus le marché, pendant un moment j'ai même eu des jumelles devant moi ! Deux Scottie !”

Elle me jette un coup d'œil, elle évalue mon subterfuge.

Je me souviens qu'à l'hôpital Joanie avait rajouté de la vodka à mon Jell-O. Elle avait mis mon bandeau sur ses yeux, s'était glissée dans mon lit et avait fait la sieste contre moi. C'était si bon ! C'est le dernier des vrais bons moments que j'ai partagés avec elle.



Des soupçons me taraudent : serait-elle ou était-elle amoureuse d'un autre ? Lors de son admission au Queen's Hospital, en cherchant son attestation d'assurance, j'ai trouvé dans son portefeuille un petit mot écrit sur un bout de ce papier bleu et assez épais qui évoque le message clandestin. Il disait : *Pense à toi. Te retrouverai à l'Indigo.*

Ce message pouvait remonter à des années. Elle a l'art de retrouver des reçus à moitié effacés datant de vacances qui remontent à des lustres, ou des cartes de commerces qui ont fermé depuis belle lurette, ou encore des billets d'entrée pour des films aussi anciens que *Waterworld* ou *Glory*. Ce message pourrait aussi provenir de l'un de ses amis mannequins homosexuels. Ils ont le chic pour vous sortir des conneries doucereuses de ce genre et le bleu Tiffany de la petite carte faisait plutôt efféminé. Sur le moment, j'ai chassé mes soupçons et je me suis efforcé d'oublier ce petit mot, même si, ces temps-ci, je me surprends à penser à sa sournoiserie et à son côté flirt, à la frénésie avec laquelle elle peut lever le coude et aux dérives de l'alcool, à toutes les nuits où elle a découché pour retrouver les copines, oui, quand j'y repense, une liaison semble possible pour ne pas dire inévitable. J'oublie que Joanie a sept ans de moins que moi. J'oublie qu'elle a sans cesse besoin qu'on la complimente, qu'on la distraie. Elle a besoin de se sentir désirée, et je suis souvent trop occupé pour la complimenter, pour la distraire. Quoiqu'il en soit, je n'arrive pas à l'imaginer ayant réellement une liaison. Nous nous connaissons depuis plus de vingt ans. Elle m'a, je l'ai et nous n'attendons pas trop de la vie. J'apprécie ce que nous avons et je sais qu'il en va de même pour elle. Je ferais mieux de remballer mes soupçons, pour l'instant du moins.

Scottie ne me quitte pas des yeux. "Tu aurais pu y laisser ta peau", dit-elle.

Je me demande ce que mon accident vient faire là-dedans. Ces temps-ci, Scottie souligne mes failles, mes ruses, mes mensonges. Elle me fait passer mon examen. Je suis le candidat de rechange. Je suis le père. À mon avis, Esther et elle essaient de me préparer pour le rôle, mais je veux leur dire de ne pas s'en faire. Je suis la doublure, la star sera bientôt de retour.

“Que veux-tu d’autre ?” je lui demande.

Elle est assise par terre, le menton appuyé sur le siège d’une chaise.

“Déjeuner, répond-elle. J’ai la dalle. Et aussi un Coca. J’ai besoin d’un Coca.

– J’aimerais vraiment que tu lui parles, dis-je. Je te demande de lui parler avant qu’on parte. Je vais te chercher à boire, comme ça je te laisserai seule avec elle. Vous pourrez parler en toute intimité.” Je me mets debout, je lève les bras et je m’étire. Ça me gêne de regarder Joanie, clouée là sur son lit, alors que moi je peux me déplacer comme je veux.

“Tu veux un Coca light ?

– Tu me trouves trop grosse ?

– Non, je ne te trouve pas trop grosse, mais Esther te bourre de sucre et je vais te mettre à un petit régime pour éliminer les toxines, si tu es d’accord ? Attends-toi à de petits changements.

– Qu’est-ce que ça veut dire éliminer les toxines ?” Elle lève ses bras maigrichons au-dessus de sa tête et s’étire. J’ai remarqué qu’elle copiait tout ce que je faisais et répétait tout ce que je disais.

“C’est ce qu’aurait dû faire ta sœur. Je reviens dans une minute. Ne bouge pas de là. Parle-lui.”

Je sors dans le couloir. Tout est calme. À l'accueil, des visiteurs attendent que les infirmières et les réceptionnistes daignent lever le nez. Chaque fois que je passe devant les chambres des autres patients, je m'interdis de regarder à l'intérieur, mais c'est plus fort que moi. Je jette un coup d'œil dans la chambre voisine de celle de Joanie. La chambre du gars que tout le monde aime bien. Elle ne désemplit pas : famille, amis, ballons, *leis*, ces beaux colliers de fleurs hawaïens, comme s'il avait accompli un exploit en tombant malade. Aujourd'hui, il est seul. Il sort de la salle de bain, pieds nus, serrant son peignoir contre lui. Nul doute que dans la vie courante c'est un dur à cuire, mais le peignoir lui donne un petit air fragile. Il prend une carte de vœux sur la table, l'étudie, la repose et se traîne jusqu'à son lit. Je déteste les cartes de prompt rétablissement. C'est du même ordre que souhaiter un bon vol à quelqu'un, ça n'y changera pas grand-chose.

Je me dirige vers la réception. Joy vient vers moi avec une autre infirmière. Joy porte bien son nom.

“Bonjour, monsieur King, dit-elle. Comment allez-vous ?

– À merveille, Joy, et vous ?

– Bien, bien.

– Tant mieux, dis-je.

– On parle de vous dans le journal, continue-t-elle. Avez-vous pris votre décision ? Tout le monde attend.”

L'autre infirmière lui donne un coup de coude et s'exclame : “Joy!

– Quoi ? M. King et moi, on est comme les doigts de la main.”  
Et elle joint le geste à la parole.

Je continue jusqu’à la boutique.

“Mêlez-vous de vos affaires, jeune fille.”

Je m’efforce d’avoir l’air nonchalant. Cela m’embarrasse que des inconnus s’imaginent me connaître, que tant de gens, et en particulier mes cousins, attendent ma décision, elle est pourtant le cadet de mes soucis ! Depuis que la Cour suprême a confirmé la répartition du trust, faisant de moi le principal actionnaire, je n’ai plus qu’une envie : me cacher. C’est trop de responsabilités pour un seul homme. Sans doute que je culpabilise un peu de détenir un tel pouvoir. Pourquoi moi ? Pourquoi tant de choses dépendent-elles de moi ? Et qu’ont fait mes prédécesseurs pour que tout cela me revienne ? Peut-être que je souscris à l’idée que derrière chaque grande fortune il y a un crime. N’est-ce pas ce que l’on dit ?

“Au revoir, monsieur King, dit Joy. Je vous tiendrai au courant s’il y a quoi que ce soit dans le journal de demain.

– Merci, Joy.”

Je remarque que les autres patients tiquent un peu quand je badine avec Joy. Pourquoi fait-on attention à moi ? Sans doute mon nom attise-t-il leur jalousie : M. King ! Comme si, en guise de plaisanterie, j’avais demandé à ce que l’on m’appelle ainsi au Queen’s Hospital. Les patients n’apprécient pas que je sois quelqu’un, mais ne comprennent-ils pas que, dans un hôpital, personne n’a envie d’être quelqu’un ? On ne veut être personne, on ne veut que passer et être aussitôt oublié.

La petite boutique disparaît sous les babioles et fanfreluches destinées à prouver notre affection : bonbons, fleurs, peluches. Voilà ce qui nous donne l’impression d’être aimé. Je me dirige vers le frigo, en quête de Coca light. Je suis fier de ma nouvelle règle sur le Coca light. Je n’avais jamais rien imposé à mes enfants de plus précis que : “Non, ça, c’est pas pour toi.”

Avant de partir, je regarde les cartes de vœux. Il s’en trouve peut-être une que Scottie pourrait donner à sa mère et qui

## Remerciements

Ce roman est inspiré d'une nouvelle intitulée "The Minor Wars", tirée de mon premier livre, *House of Thieves*. Je tiens à remercier *StoryQuarterly* d'avoir choisi "The Minor Wars", la première de mes nouvelles à avoir été publiée, et j'en profite aussi pour remercier *American Nonrequired Reading* de l'avoir réimprimée.

Un grand merci à Kim Witherspoon et David Forrer pour leurs encouragements et leur excellent travail, à Laura Ford et à toute l'équipe de Random House dont j'ai tant apprécié l'enthousiasme et les conseils.

Je remercie tout particulièrement le Dr Frank Delen, pour la sagesse dont il fait preuve à l'égard des patients dans le coma et de leurs familles. J'espère avoir bien compris son message.

Un grand merci enfin à ma famille de Hawaïi, et à Andy, mon lecteur et mari, dont l'avis éclairé tant sur les testaments et les legs que sur les motos, m'a été très précieux. Merci à tous pour votre soutien, vos conseils, votre sens de l'humour, j'en tiens toujours compte. Enfin, un petit mot sur Hawaïi, son présent et son passé : je me suis inspirée de faits historiques et d'événements actuels, toutefois ce livre allie réalité et fiction. Et c'est la fiction qui l'emporte.

Ouvrage réalisé  
par l'atelier graphique des Éditions Actes Sud  
et Jacqueline Chambon